

Yves Aubin

Le soleil de Thermidor

Roman

Yves Aubin

Le Soleil de Thermidor

Roman

© Yves Aubin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7106-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère,
In memoriam

À mes enfants et mes petits-enfants

Si vos pas vous conduisent un jour vers la place de la Nation, à Paris, poussez jusqu'au 31 de la rue de Picpus. C'est un des lieux de la capitale chargés d'Histoire, et des plus émouvants. Le portail est relativement discret : n'hésitez pas à entrer. À l'époque de la Révolution, se dressait là un couvent de chanoinesses de Saint-Augustin, que prolongeait un vaste terrain tout en longueur d'environ trois hectares, réduit aujourd'hui à deux. Ce couvent a disparu. Il s'y voit à la place un grand bâtiment sur le côté et, au fond de la cour, une chapelle. En allant plus avant, délaissant le petit pavillon Louis XIII sur la gauche, vous franchirez un nouveau portail, puis vous découvrirez tout au fond du jardin, au bout de belles allées de tilleuls, un cimetière très dépouillé, un simple terrain planté d'arbres, dont le gravier recouvre des fosses anonymes. C'est le seul cimetière privé de Paris, le cimetière de Picpus, où reposent de nombreuses victimes de la période la plus sanglante de la Terreur, la Grande Terreur. Tout près a été aménagé plus tard un cimetière où seules les familles des victimes ont le droit de se faire inhumer. C'est là que repose en particulier Lafayette, dont une partie de la belle-famille, les Noailles, a été guillotinée. Et c'est là, devant sa tombe, qu'en 1917, lors de l'entrée en guerre des États-Unis au côté des Alliés, un général américain a lancé la célèbre phrase « Lafayette, nous voilà ! »

La fameuse loi du 22 prairial de l'An II (10 juin 1794) permettait d'envoyer rapidement des détenus à la guillotine en les privant de tout moyen de défense. Elle se traduisit par une forte augmentation des exécutions et marqua le début de la Grande Terreur. Pour autant, la population parisienne s'était lassée de ce spectacle et de voir passer, de par les rues, des tombereaux chargés de cadavres suintant le sang. On déplaça donc l'échafaud, de la place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde, où tant de victimes avaient été exécutées, le roi, la reine, les Girondins, Danton et bien d'autres, vers la place de la Bastille, puis, plus loin encore, vers ce qui était alors la campagne, la place du Trône renversé, l'actuelle place de la Nation. Là, on chercha un lieu clos et discret où creuser une vaste fosse pour y jeter les dépouilles à l'abri des regards, comme en cachette. Le choix se porta sur le jardin de l'ancien couvent des chanoinesses, qui avait l'avantage d'être entouré de hauts murs. On en détacha la partie du fond, que l'on sépara du reste par une palissade en planches. Sur la gauche du mur de clôture, vous remarquerez la porte charretière percée à l'occasion.

Le 29 prairial (17 juin) était une de ces belles journées d'été où tout semble sourire. Le soleil, au plus haut dans le ciel à cette saison, paraissait tarder à se coucher, heureux de dispenser si longtemps les bienfaits de sa lumière. Mais vers le soir le vent se leva, un orage menaça et l'ombre de la nuit se répandit bientôt sur le jardin.

Chapitre 1

Un jeune homme vêtu de noir

La nuit achevait de tomber lorsque le dernier tombereau de la journée franchit la porte charretière. Il venait livrer à son tour les dépouilles des victimes guilloténées un peu plus tôt place du Trône renversé. Il était, comme les autres tombereaux, doublé de plomb et peint en rouge pour essayer de dissimuler les traces de sang. Il avait eu du mal à arriver jusque-là. Les charretiers avaient dû le pousser et fouetter les chevaux. Ces lourds tombereaux aux roues trop basses avaient tendance à s'enliser dans le sable et la boue des mauvais chemins des environs, détrempés récemment par des pluies d'orage. De la place du Trône renversé, où les exécutions avaient lieu en fin de journée, la plupart n'atteignaient le cimetière qu'à la nuit.

De nombreux fossoyeurs s'activaient là. C'était pour la plupart de braves gaillards, pauvrement vêtus, recrutés à la va-vite les jours passés. Ils avaient allumé des fagots pour éclairer les lieux. Les flammes qui crépitaient dans le bois tendre laissaient dans l'ombre les recoins du jardin. La guillotine fonctionnait depuis quatre jours, mais le premier jour, la fosse n'étant pas encore achevée, on avait laissé la trentaine de corps à l'abandon, à même le sol. Ils avaient formé là un tas, un tas mou, comme gélatineux, bientôt couvert de mouches. On avait rassemblé les têtes à part, « pour qu'ils s'embrassent, tous ces gens-là », avait dit l'un des fossoyeurs, en riant. Le lendemain, la fosse enfin terminée, on avait poussé le tas dans le trou, et, depuis, on continuait à y jeter, chaque jour, des dizaines de cadavres ensanglantés, d'hommes, de femmes, de vieux, de jeunes, sans même les recouvrir de chaux, car elle manquait. Les fossoyeurs les entassaient à qui mieux mieux, comblant les creux avec les têtes des victimes, qu'ils se lançaient les uns, les autres, comme dans un jeu de boules. Ils se bouchaient machinalement le nez, en poussant des jurons de temps à autre. La forte chaleur accélérerait la décomposition des corps. Il se dégageait de leur putréfaction une odeur qui donnait la nausée. On avait répandu sur les fagots du thym, de la sauge et du genièvre, sans réussir à la faire disparaître.

Le tonnerre grondait dans le lointain.

— Va-t-il enfin éclater, cet orage ? lança un homme. Il fait si lourd !

— Ah ! oui. Je suis en sueur ! renchérit un autre. Vivement la pluie ! On a

besoin de se rafraîchir ! Avec cette odeur en plus, y a de quoi s'évanouir !

Le tombereau s'arrêta à l'entrée. Il se trouvait là une petite chapelle aménagée par les religieuses dans une ancienne grotte, dont la porte se voit encore. On y avait installé un bureau, placé une table, une chaise, allumé des chandelles. Un employé se mit à lire à haute voix la liste des « arrivants », comme il disait. C'était la liste établie à la Conciergerie au moment où le Tribunal révolutionnaire avait rendu son jugement. Elle avait été lue devant la guillotine lorsque Sanson, le bourreau, se préparait à exécuter les malheureux.

Déjà, des fossoyeurs pêchaient dans le tombereau des cadavres, que d'autres s'apprêtaient à dépouiller. À la Conciergerie, alors que le convoi allait partir pour l'échafaud, une fouilleuse avait détroussé les femmes. On avait retiré à tous les condamnés leurs objets précieux, les bagues, les médailles, les montres. Puis on avait fait leur « toilette » : on leur avait coupé les cheveux au ras de la nuque, on avait échancré largement le col de leur chemise et lié leurs bras derrière le dos. Au pied de la guillotine, les aides de Sanson avaient réussi à chaparder quelques effets. Les bottes, surtout, les intéressaient. Et là, maintenant, les fossoyeurs procédaient au dépouillage final, ne laissant guère à ces victimes que ce que la décence exige. Ils débouclaient les souliers, retiraient les bas, maniaient, tâtaient, retournaient ces corps sans tête, ces troncs maculés de sang, d'urine, d'humeurs jusque dans les plis des vêtements. Avant de quitter la prison certains condamnés n'avaient pas eu le temps de demander le seau d'aisances, ou n'avaient pas osé. D'autres, saisis brutalement d'angoisse au moment de monter à l'échafaud, s'étaient involontairement relâchés, avaient eu des faiblesses qui leur eussent fait honte. Les fossoyeurs triaient ces vêtements poisseux, sales, avec application, non sans dégoût. Ils répartirent redingotes, vestes, robes de femmes, culottes, chemises en différents tas, dont un scribe inscrivit le détail sur un registre. Un coup de vent éteignit une des chandelles. Il s'y reprit à plusieurs fois, craignant s'être trompé. L'administration ne perd jamais ses droits, même au pied de l'échafaud. Tous ces effets seraient lavés, puis distribués aux hospices, à des nécessiteux. Des fossoyeurs se disputèrent les accessoires, mouchoirs, coiffures, bas, fichus, ceintures... D'autres s'y refusèrent, disant que ces restes étaient répugnants, que ça porterait malheur. Les premiers en rirent, puis les conversations reprirent, de manière décousue. Ils discutaient volontiers de « la veuve », comme on appelait familièrement la guillotine, tout en poursuivant leur travail.

Profitant de l'obscurité, un jeune homme vêtu de noir s'était glissé dans le

cimetière. Autant qu'on pût en juger, c'était un jeune homme d'une taille élancée, plein d'aisance et très beau. Il avait suivi un convoi de la Conciergerie à l'échafaud, assisté à des exécutions et parvenait mal à dominer ses émotions. De temps à autre, il portait une main à sa poche pour s'assurer qu'il n'avait pas égaré le message qu'on lui avait confié. Il semblait ne rien vouloir manquer de ce qu'il découvrait. En se dissimulant derrière des arbres, il réussit à approcher des fossoyeurs au point de surprendre leurs conversations.

— On a eu du beau monde aujourd'hui, dit l'un, avec une certaine fierté. La veuve a bien travaillé. Des ci-devant, en veux-tu, en voilà.... On les a pas tous pendus à la lanterne ! Une duchesse...

— Peut-être plus d'une ! fit un autre en riant. Une, j'en suis sûr, la vieille duchesse de Noailles. Il paraît qu'elle était sourde, qu'elle marchait mal et qu'il a fallu la pousser sur la planche...

— Il n'y a pas eu que des aristocrates ! protesta un troisième. Des gens simples aussi. Du beau monde, la veuve, ça lui est bien égal !

— En tout cas, on a eu aujourd'hui plus de victimes qu'hier, cinquante-quatre, qu'on m'a dit au bureau. Je les compte pas.

— Ben oui ! C'est à cause du procès des chemises rouges. Ce matin, du côté de la Conciergerie, on ne parlait que de ça. À ce qu'il paraît, il y a une jeune fille, Cécile Renault, qui a voulu tuer Robespierre. Elle a été guillotinée tout à l'heure. Et puis il y a un employé de bureau qui a agressé Collot-d'Herbois, qui est au Comité de salut public. C'est pas un ami de Robespierre, celui-là, mais bon ! Robespierre, Collot d'Herbois, tous les deux des Pères de la nation, qu'on a dit. Alors, avec de la toile de sac, on leur a mis des sortes de chemises rouges, à la fille et au gars, la tenue d'infamie réservée aux parricides.

— Celle qu'on a mise à Charlotte Corday, la fille qui a tué Marat ? Mais les autres condamnés, c'était pas des parricides ?

— On leur a quand même enfilé une chemise rouge. Certains, des femmes, on leur a posé le sac sur la tête, en guise de bonnet. On leur a pas demandé leur avis. C'est comme ça qu'ils sont allés à la guillotine sur les charrettes, sous les moqueries, les insultes de la foule. Il paraît qu'il y a un complot, qu'il fallait frapper un grand coup, faire peur !

Près d'eux, un fagot qui achevait de se consumer s'effondra d'un coup, avec un léger bruit, comme un soupir d'adieu. Plus loin, un jeune aide s'était retiré pour vomir. On le vit se pencher, courbé en deux, le coude replié sur le tronc d'un arbre pour se soutenir. L'orage continuait de gronder dans le lointain. Des éclairs sillonnaient le ciel.

Le jeune homme vêtu de noir veillait à rester caché. Il se rassurait en pensant que, dans l'ombre, la couleur de son habit le protégeait. Rien de ce qu'il venait d'entendre ne le surprenait. Depuis qu'il avait suivi le trajet des victimes tout ce qu'il voyait le remplissait d'horreur. À lui aussi, l'odeur était insupportable. Il se boucha le nez à plusieurs reprises.

D'autres fossoyeurs, maintenant, traînaient les cadavres vers la fosse, où ils les faisaient basculer tant bien que mal sous la lumière vacillante des fagots. Ils tiraient ces corps sans tête par les pieds, parfois par les bras, quand on avait coupé les liens pour arracher quelque haut de vêtement, des bras où les attaches trop serrées avaient laissé des traces bleues, des marbrures, témoignage des souffrances supportées par les malheureux, tandis qu'on les conduisait au supplice dans les charrettes bringuebalantes. Monstrueuse vision que celle de ces corps sans tête, exsangues, livides, gluants, souillés, nus, qu'on tirait là sur le sol sans ménagement, de ces têtes au regard éteint, que d'autres portaient tant bien que mal ! Dante n'aurait pu imaginer rien de tel dans son *Enfer*.

Deux de ces fossoyeurs se faisaient remarquer par leur complicité. Ils se connaissaient de longue date et travaillaient ensemble chez un maraîcher de Vincennes lorsqu'on était venu les réquisitionner. Décidés à prendre les choses du meilleur côté, ils s'étaient habitués à manier ces cadavres, tout en restant volontiers gouailleurs, portés à la blague, en vrais Parisiens qu'ils étaient. Des deux, Mathurin était le plus bavard. C'était un grand gaillard aux cheveux hirsutes et carré d'épaules. Il portait une loque d'une couleur indéfinissable. Parfois, il se laissait aller à des plaisanteries de mauvais goût devant ces pauvres corps dénudés. Ce n'était pas un méchant homme pour autant.

Autant Mathurin était fruste, autant Firmin était fin et curieux d'esprit. Cette affaire des chemises rouges le troublait. Il ne put s'empêcher d'en toucher un mot à son compère :

— Ah ! Cette journée des chemises rouges, je m'en souviendrai ! dit-il. Quelle procession à travers Paris ! Pendant près de trois heures. Je pense à la petite Cécile Renault... Elle n'habitait pas loin de chez nous, rue de la Lanterne, près du marché aux fleurs. Elle avait dix-neuf ans, l'âge de ma fille... Elles étaient amies. D'après ce qu'on m'a raconté, la jeune Cécile était allée voir sa couturière dans l'île Saint-Louis. Plus tard, on l'avait trouvée dans la cour du menuisier Duplay, rue saint-Honoré, où habite Robespierre. On s'est jeté sur elle, on l'a accusée d'être venue l'assassiner. Elle a assuré être simplement passée là par curiosité, pour voir à quoi ressemblait un tyran. En tout cas, on lui a réservé le